

Johannes Kühn

## Poèmes

traduits de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre

Né en 1934 à Bergweiler (Sarre, RFA) dans une famille de mineur, Johannes Kühn écrit depuis l'adolescence mais n'a été reconnu – et édité – qu'une fois passée la cinquantaine. Plusieurs prix (Prix Christian Wagner, Prix Hermann Lenz, Prix Horst Bienek) ont récompensé sur le tard l'œuvre abondante (plus de sept mille poèmes !) de cet autodidacte absolu, grand lecteur de Hölderlin, Mörike, Trakl, Heym, Bobrowski, longtemps ouvrier dans l'entreprise de travaux publics de son frère, plusieurs fois tenté par le repli autistique, tiré de la nuit et du silence par un ami d'enfance (Benno Rech) et par l'écriture quotidienne. La facture naïve ne doit pas abuser : cette poésie d'auberge ouvre l'idylle sarroise et la nature-refuge au chant violent du monde contemporain, élève la « bonhomie » discrète du poète solitaire mais fraternel de Hasborn au rang de conscience aiguë, appelle au partage.

### AU CAFÉ

Dans la bière jaune  
tombe le soleil.  
Les ombres, hommes noirs,  
aboient aux tables.

La patronne blanche va vite au bec de grue  
qui verse  
de client en client.  
Et une odeur forte  
attire les mouches,  
leurs essaims se regroupent  
par terre autour de petites gouttes.

Et moi, client du coin du fond,  
qu'on évite,  
et qui n'ai la visite que des ondes de rires,  
qui viennent se briser comme une mer  
sur mon front,  
je me dis que mon demi-sou transpire.

(« Im Gasthaus », extrait de *Ich Winkelgast*, 1989)

## IMPRESSIONNÉ

Devant une grande vague de la mer je suis très impressionné !  
Qui peut la dompter, celle-là ?  
L'homme a une main d'enfant,  
seule la muraille de la digue  
a le menton solide  
où elle se fracasse comme un rien.

Le bateau aussi  
la coupe en deux,  
et l'averse drue  
de la tempête  
y fait presque des trous.

Mais je me faufile dans l'auberge  
tout près de la rue du port ;  
m'assieds devant un verre de grog,  
et ne raconte aux autres clients,  
impressionné à l'avance par leurs rires,  
rien du tout sur cette fuite.

(« Kleinmut », extrait de *Freund der wilden Wellen*, 2000)

## MER 1

J'avais seulement lu des livres sur la mer,  
j'avais seulement entendu parler de la mer,  
quand je l'ai vue, ça m'a étonné.  
Il n'y avait pas de noyés échoués sur la grève,  
pas de requins qui surgissaient des flots.  
Pas de navire éventré sur des récifs pointus,  
elle ne jetait pas  
des poissons dans la coupe ouverte de mes mains,  
bien que j'en aie vu beaucoup.

Ses grèves sont  
longues infiniment.  
Sûr, que je n'aurai pas trop de mal  
à trouver un coin  
où le flot est moins rude

et caresse doucement la berge  
et moi-même, le nageur.  
Et des nageurs j'en ai vus, gais, joyeux  
avec leurs têtes sautillant dans la mer  
comme des bouchons sur les vagues.

Ici tu peux te déchaîner  
et taper furieux avec les bras,  
pulvériser la vague étincelante,  
cette besogne de folie destructrice  
fait rigoler le policier,  
c'est en vain que le docteur  
met en garde contre l'hypothermie.  
Et les joies de l'eau  
rajeunissent les vieux.

(« Meer I », extrait de *Freund der wilden Wellen*, 2000)

## LES FLEURS DU CERISIER

Je suis arrivé dans la vallée :  
mon souffle s'est fait plus sonore.  
Mon œil s'est sauvé de mon visage.  
Ma main a tressailli comme  
si elle avait su  
soudain tenir avec art  
le pinceau d'un peintre.

Que les abeilles prennent toute la senteur !  
Moi j'avais assez  
de l'image de neige  
qui m'arrivait là comme si  
une bande de vierges saintes  
avaient ici expiré ces âmes blanches  
qui flottaient maintenant comme un voile  
pendu dans les branches.

(« Kirschblüte », extrait de *Salzgeschmack*, 1988)

## RENVERSE

Il y a dans l'air un battement subtil,  
bientôt le paysage va s'envoler  
sur des ailes bleues.

Puis,

la campagne va cingler l'air  
avec sa langue froide  
de crapaud d'automne.

Malgré tout on entend encore  
des violons d'abeilles,  
des lampions de septembre, poires et pommes,  
luisent dans la lumière affaiblie,  
et pourtant :  
S'il pouvait venir, l'Ange, m'emmener prisonnier  
loin de tous les maux qui se rapprochent !

(« Wende », extrait de *Salzgeschmack*, 1988)

## AU LAC

Seigneur, fais tomber le soir,  
car ma paupière a besoin  
d'un poids, lourd et noir.  
Les murs sont encore dans le soleil  
on dirait des parois du ciel.

Des vagues parlent juste au bord.  
Et la magnifique parole  
des lèvres rouleuses  
les fait s'évanouir.

Un enfant jette dans le lac,  
des pièces pour que le brochet  
trouve des aiguisoirs ronds  
pour sa dent. Et rigole doucement.  
Des rames plus joyeuses encore poignent la peau de l'eau.

Il se pourrait que des pleureuses  
viennent me brailler dans le dos.  
Le rat angoisse court en moi avec ses dents empoisonnées.

Mes semelles  
sont des civières d'enterrement,  
mon cadavre est encore en vie.

(« Am See », extrait de *Salzgeschmack*, 1988)

## LA VAGUE

Le vent est un spécialiste,  
et c'est peu dire pour sa louange,  
le vent construit la vague à doigts rapides  
avec le flot d'encre.  
Il fait friser sans peine les traits d'écume comme la poutre d'une faitière  
au-dessus d'elle et l'amène sur des miles et des miles,  
la fait venir de son lieu de mer.  
Il siffle à travers plein de dents  
et souffle fort avec son grand poumon,  
méchamment ? – Je ne sais pas.  
Satisfait ? – je ne sais pas  
Joueur, ça sûrement !  
Car il me semble  
que l'ennui,  
dans les semaines où le soleil brûlant  
a posé sa couronne tout en haut de l'été,  
lui a couvé le cœur à le faire saigner  
que ça l'a rendu fou et le presse de faire des choses démentes,  
car il lance dans le sable le haut bâtiment de vague,  
comme si l'eau toujours en dérive et pousseuse  
devait quand même une fois quand même se rendre compte  
qu'il existe encore des rivages –  
et alors, voilà qu'elle explose,  
ça fait un bruit immense comme une roue de voiture qui tape sur une pierre dure,  
ça te poudroie l'œil d'étincelles,  
les lambeaux de vague volent partout,  
les éclats se précipitent à l'assaut du chemin de berge –

d'un seul souffle rapide  
il a démoli ce qu'il construisait déjà avant la côte  
et qu'il avait amené jusqu'ici à grand peine en toussant.  
Il amène vague après vagues,  
un vrai gosse, avec une vraie joie profonde,  
et te taise regarder ça, toi  
et tous ceux qui veulent.

(« Die Woge », extrait de *Salzgeschmack*, 1988)

## LES HOMMES IVRES ET MOI

Moi qui ne suis pas mineur comme mon père,  
qui ne porte pas le labeur du jour  
avec ses épaules  
dans le village, je suis  
mis par eux dans mon tort,  
et les hommes ivres à l'auberge me le bafouillent à voix forte  
puis crachent leur reproche : quoi, des vers !  
Un seul vers ne suffit pas,  
et cent mis en gerbe ne font pas une corde  
avec quoi attacher rien qu'un coq.  
A quoi sert une bonne phrase dans la cadence des maîtres,  
à qui sert donc le vers brinquebalant que tu débloques du fût,  
pauvre de toi folingue, bois une bière,  
et que ta lèvre humectée soit ce qu'il faut pour une femme dans ton lit cette nuit,  
et que le résultat des cadences de ton corps, ça soit des enfants,  
et nous mon vieux on en a cinq et sept, on est des hommes,  
pauvre bourrique !

Eh quoi : un pommier en fleur !  
Et que ça te ravisse au point d'en jacter !  
Ah, il n'y a pas un brin d'herbe,  
pas une branche de noisetier qui t'appartienne.  
Il faut presque que t'aille voler les fines noisettes  
à l'automne, brigand de plein jour !

Il vaut mieux pour se torcher le cul  
le papier  
sur lequel t'écris.

Quand ton cadavre, aux frais de la commune,  
arrivera au cimetière,  
ça sera aussi autour de ton nom  
le dernier soupir qui sera poussé !

Oh Seigneur, pauvre je suis.  
Les poivrots disent la vérité,  
car elle n'est pas que dans le vin,  
elle est aussi chez son frangin,  
dans le verre de bière,  
mais plus dure encore.  
N'empêche que les psalmistes aussi écrivaient des vers  
et ne plantaient pas de blé,  
ayez pitié.

(« Die Betrunkenen und ich », extrait de *Salzgeschmack*, 1988)

## VOL DE CORBEAUX

Corbeau,  
ténébreux oiseau qui passe en costume de tombe  
tout noir au travers du midi,  
crie  
à faire tourner les pierres en eau.

Au dessus des vagues  
d'herbe molle il crie,  
sur les arches vertes  
des arbres tout jeunes,  
tombe dans le champ de blé où le psaume  
des bons épis chantait clair.

Viens,  
ne laisse pas plus longtemps ta chair lamenteuse  
sous les lances de lumière,  
rentre en moi, je suis  
désert dévasté,  
le pays qu'il faut pour tes cris.

(« Rabenflug », extrait de *Salzgeschmack*, 1988)

## L'AVEUGLE

Il a la morsure du gel sur la peau  
et les flocons  
dans la figure, comme un effleurement de doigts glacés,  
à part ça il entend dire aussi par les autres des choses sur l'hiver,  
combien la splendide parure de neige est blanche  
et que la terre est couchée  
grande comme un papillon,  
mais lui jamais encore il ne l'a  
vu, l'hiver, le véritable,  
recouvrant les prés.

L'herbe des prés pour lui c'est  
un couinement contre sa chaussure,  
les pointes des épis  
lui disent par une douce piquûre  
à la main  
ce que c'est  
que l'herbe, et ce qu'ils appellent des prés,  
quand son pas ne crie pas alors qu'il s'en va quelque part  
et que sa semelle découvre la qualité  
douce,  
distincte de celle du dur chemin,  
où la secousse lui retombe dans les genoux.

Les voyants pour lui sont comme les Bienheureux  
qui racontent le ciel  
du monde visible.

Jour et nuit  
sont les grandes fables  
qu'ils racontent.

La lune, le soleil,  
et l'étoile  
il y croit  
dans la bouche de l'ami.

Le mur noir de la cécité  
fait qu'il marche autrement,  
et même, j'irai jusqu'à le penser,  
qu'il respire autrement.

(« Der Blinde », extrait de *Salzgeschmack*, 1988)

## LES PRÉFÉRÉS

Le contremaître  
a beaucoup de préférés,  
comme je n'en étais pas un, j'étais bien content,  
car les autres en si grand nombre n'appréciaient pas du tout ça,  
de l'être.

Celui-là c'est un préféré  
parce qu'il tapisse de plein de blagues  
les oreilles du contremaître,  
quand il a mal pris quelque chose et qu'il lui en faut vite deux trois.  
Celui-là c'est parce que dans les secondes de danger  
un éclair le traverse qui le fait bondir pour prêter main forte.  
Et celui-là en est un parce qu'à la maison  
il a du schnaps qu'il fait lui-même  
et qu'il en rapporte des fois une bouteille  
qui peut danser de main en main,  
puis soudain ne danse plus du tout,  
quand elle arrive dans la main du contremaître  
et que celui qui l'avait apportée dit : stop !

Ceux-là aussi sont des préférés,  
ceux qui montent trois bordures de trottoir en dix-sept minutes,  
mais il faut que le béton soit glacial  
et faut pas qu'il flotte au-dessus  
sinon ils mettent à poser les blocs  
quelques minutes de trop.  
Et celui aussi qui tient le coup jusqu'au cul dans la boue  
le temps que ce qui doit tenir tienne bien,  
celui là aussi est un préféré.

Un jour pendant un joyeux quart d'heure  
il a dit la liste de ses préférés,  
je n'en faisais pas partie,  
j'ai demandé, pourquoi je n'en suis pas,  
quand on a réparé le canal  
dans la porcherie  
du plus gros paysan du coin,  
je n'ai pas dégueulé une seule fois.

Toi, il m'a dit, t'es mon préféré,  
quand tu fermes ta gueule. Depuis  
quand ça se passe comme ça, je suis son préféré favori.

(« Lieblinge », extrait de *Salzgeschmack*, 1988)

## MIDI

J'ai trouvé pour mon cœur  
un midi.

Il y avait des libellules,  
les fines aiguilles bleues de l'air,  
qui cousaient sans bruit  
sur les prés.

L'eau sautant par dessus les rives,  
par des ruelles d'herbage,  
où ne tombe aucun ivrogne  
de la table de l'auberge.  
Moi seul, ivre, suis tombé,  
les yeux étouffés de lumière jaune.

J'ai trouvé  
un midi pour mon cœur.

(« Mittag », extrait de *Ich Winkelgast*, 1989)

## LE CORBEAU

Il a retiré sa chemise  
pour être plus léger,  
il plie sous une ivresse lourde,  
il titube d'un mur à l'autre,  
comme s'il portait un quintal.

Corbeau, c'est comme ça qu'ils l'appellent. Il a  
des cheveux noirs qui lui tombent noirs sur la figure,  
et recouvrent comme une broussaille  
sa mine de mal réveillé,  
ses lèvres tressaillent comme si soudain  
une douleur le déchirait,  
il griffe tout avec ses mains  
comme s'il était vraiment  
corbeau.

Pour l'aubergiste  
il fait le poirier  
au milieu de la table,  
les verres valdinguent,  
la bière fait des flaques  
sur le sol jaune  
sous les lampes de minuit.

Puis l'aubergiste l'apprivoise  
comme un animal,  
il le fait asseoir sur la chaise  
où il dort  
avec ses sept sens tordus,  
la tête sur le dossier,  
le front tout luisant  
de perles de sueur.

(« Der Rabe », extrait de *Ich Winkelgast*, 1989)

## L'AMI IVRE

Je suis arrivé dans un terrier de phrases.

L'ami était là, assis devant  
une bouteille vide,  
deux vides et trois.

Je suis arrivé dans un terrier de phrases.  
Mon ami ivre était en train  
de creuser joyeusement cette renardière.

Et son renard  
d'esprit  
courait dans les obscurités de toutes les galeries,  
là s'arrêtait dans un cul de sac, ou prenait une course tournante,  
ici débouchait vers un ciel  
plus bleu suspendu que le vrai ciel bleu.  
L'ami écoute son ami.

Puis le sommeil est venu, il a tiré le renard  
qui courait dans la tanière labyrinthique  
des phrases, l'a tué net,  
d'un seul coup tout simple et sans bruit,  
sans rabatteurs ni chasseurs.

(« Der betrunkene Freund », extrait de *Ich Winkelgast*, 1989)

## LA PELLETEUSE

Le brave idiot de fer  
voilà qu'il se remet à pelleter.  
S'il faisait un match avec des hommes,  
ils auraient beau faire fumer leurs pelles,  
il leur en mettrait cent dans la vue.

La chance qu'on l'ait, elle, qui dévore la tranchée  
dans les routes de ballast. Elle mord à pleines dents.  
La grande trompe qui dépasse bouffe l'argile,  
et recrache l'argile en rangs bien faits.

Comme si ça ne pouvait pas être autrement,  
les hommes sont très affairés en regardant,  
à ne pas rater non plus un seul coup de cuiller.  
Ça n'est pas une bête de la terre,  
née depuis la nuit des temps d'un ventre puis d'un autre,  
cet éléphant défonceur en acier.

Bénie soit la main qui le conduit.  
Bénie soit la tête qui l'a inventé,  
mais à ça personne n'y pense,  
pendant les pauses –  
on boit des bières,  
on mastique des sandwiches.

Eh oui, la pelleuse,  
son bruit force des trous dans l'air du matin de septembre.

(« Der Bagger », extrait de *Ich Winkelgast*, 1989)

## LE CONTREMAÎTRE FRIEDRICH

Ils l'appellent le Goinfre de minutes,  
ils l'appellent monsieur le Gueulard  
et encore : Pasfeutré aux yeux de vautour.

On l'aime bien et on ne l'aime pas.  
Son sourire en coin  
quand un travail se passe bien,  
et qu'il est là aussi comme un mauvais temps qui menace mais avec l'air content,  
la bière à côté comme un apôtre en train de prêcher  
l'ivresse légère en lampant à petites gorgées –  
son sourire en coin  
a un goût sucré pour plus d'un.  
Il y a du sel dedans aussi  
quand certains rallongent les pauses-pipi,  
comme s'il fallait un quart d'heure pour faire ça de manière bien élevée.

Ses hurlements m'ont quelquefois ravagé le sommeil,  
ça surgissait sur les ailes d'un rêve et me martelait  
le tympan en rond à coups de bottes furieuses.

J'ai aussi un camarade  
qui a osé faire une prédiction pour le contremaître :  
ses yeux de vautour vont rouiller en vieillissant.  
Et puis il va se couper en deux à force  
de vouloir être un brave garçon pour le chef,  
et un brave garçon pour son équipe.

Si seulement il avait des vices qui pouvaient nous servir !  
une demi-heure où il quitterait le poste,  
en nous laissant seulement à la garde  
de son ombre lointaine.  
Des cafés où il pourrait aller,  
ça ne manque pas, dans tous les villages, et les villes.  
Et une veuve à sa fenêtre,  
qui allonge des yeux doux au solide gaillard,  
il pourrait pour commencer  
l'attraper dans un bout de causette.

Mais ses vertus pour nous sont des vices.  
Il est fidèle à sa Cathi,  
qui lui graisse ses bottes à la maison,  
et l'appelle mon petit Rico,  
alors qu'avec son quintal de balèze  
il pourrait faire les concours de taureaux.

Il broie son sandwich à son poste,  
il aimerait être en haut d'un tertre comme un chef de guerre  
et nous voir tous autour de lui,  
toute sa troupe de compagnons en train de boulonner ferme.

(« Der Vorarbeiter Friedrich », extrait de *Ich Winkelgast*, 1989)

## SEUL

Mon nez n'est plus qu'un pieu qui dépasse.  
Mon oreille un portail par où rentre  
le tintamarre des feuilles.  
Ma voix n'est qu'un bloc  
qui tombe dans le raffut de la pluie.

Ainsi les étoiles sont des troupeaux rassemblés,  
et mon menton se glace d'envie  
à les voir là-haut.  
Reste ainsi, brouillard, sois mur raide,  
drapeau, ou grand drap,  
le seul à être enveloppé,  
c'est moi.

(« Einsam », extrait de *Ich Winkelgast*)

## À LA FENÊTRE DE GRANDE ATTENTE

Pour bien des gens, quand  
ils marchent dans la neige,  
la neige se fait argent,  
précieuse, et pour trouver d'autres riches trésors  
ils n'ont qu'à secouer leurs chaussures,  
ça grandit et s'accumule.

Ne me compte pas,  
ne me compte jamais au nombre de ceux-là.  
Comme toujours j'ai  
attrapé les ombres.  
Si seulement elles étaient faites d'étoffe solide,  
j'aurais au moins récolté  
un manteau sombre pour l'hiver !

À la fenêtre de grande attente  
je me suis quand même assis.

(« Am Fenster der Verheissungen », extrait de *Ich Winkelgast*, 1989)

## LE BOITEUX

Le pommier est tout en fleur,  
il se tient bien droit et fier,  
et le clocher cache dans son cou  
l'harmonieuse

cloche qui sonne l'heure,  
l'eau s'en va souple  
et libre.

Lui traîne une jambe raide.  
Il est, il est vraiment comme  
un coq malade, effarouché, perdu  
au bord de la ferme,  
au bord de la vie.

Quand je suis plongé dans mes doutes,  
je me compare à lui,  
quand un morceau de mon âme  
pend inerte et raide,  
et que l'autre agile et souple  
croit toujours en la vie.

C'est mon frère.

(« Der Hinkende », extrait de *Ich Winkelgast*, 1989)

## LA MOISSONNEUSE-BATTEUSE

Elle trace dans le champ de blé  
une espèce de route,  
la moissonneuse-batteuse,  
elle fauche les chaumes,  
et bat les épis,  
dans l'odeur de diesel  
dans l'odeur des grains mûrs.

Pas à pas,  
lentement, elle avance  
et coupe à la place de vingt hommes,  
voire plus !  
Sans les soupirs du labeur,  
sans jurons lancés aux chardons,  
sans la sueur,  
elle est de fer et fauche tout le champ.

À la voir comme ça, avec  
son moteur qui bourdonne  
et gronde,  
déposer les sacs pleins sur l'éteule,  
et la paille en bottes bien liées et tassées,  
je me dis qu'il faudrait qu'un chant monte  
à sa gloire.

Simplement, pendant le travail  
toutes sa tôle m'assourdit  
d'une musique qui  
accompagne la canicule.

À la place du conducteur  
un homme en chemise bleue est assis, content, il dirige,  
lui, il peut siffloter gaiement  
à mesure que ça avance bien  
et que tout ça tourne,  
mécanique,  
merveilleux.

(« Der Mährescher », extrait de *Leuchtpur*, 1995)

## LES VIEUX MESSIEURS

Les flammes du vin  
au fond du corps,  
les messieurs causent, se servent, dignes,  
des paroles de nuit.

Je suis juste assis  
à côté d'eux,  
ce qu'ils font tomber de lumineux,  
je le ramasse  
l'oreille en biais  
et me demande bien ce que ça veut dire.

Les temps où ils allaient plus droits,  
à toucher le ciel sans problème,  
avec la lune et les étoiles, ils en font l'éloge gravement.

Maintenant la pluie des années catastrophiques  
leur a tambouriné dans le dos  
comme si c'était rien.

La pièce, disent les hommes,  
est bientôt terminée,  
un tic passe dans leur mine amère,  
ils boivent plus lentement.

Le cafetier fait le bon ange  
et leur sert du vin.

(« Die alten Männer »,  
extrait de *Meine Wanderkreise*, 1990)

## AU BOIS

Il y a pendues dans le bois des ombres de suicidés.  
Des enfants qui tournent tout autour,  
cerceau rouge qui chante.  
A l'endroit où les putains  
retirent des bas de soie  
devant les hommes  
quand le grand jeu brûlant commence,  
le soleil n'arrête pas de repasser ses coups de balai blanc.  
Et les pinsons se baguenaudent aussi dans le secteur.  
Le seul qu'on n'ait jamais vu par ici, c'est le curé.

À quoi pourraient servir, aussi bien,  
des contes sur la sorcière !  
Les femmes s'extirpent saoules des fourrés, un peu plus pâles.  
Les geais blasphèment.  
Quand elles venaient, filles, de chez leur mère  
pour aller à la messe le dimanche  
elles étaient sagement coiffées.

La belle morte  
couchée dans le matin, dans sa couronne d'herbe pâle,  
l'étranglée au foulard, sans doute  
que la flamme de l'horreur

l'a renversée complètement, mais ça fait des années  
qu'elle a doucement sombré,  
elle ne retient pas  
les chercheurs de plaisir.

On a même trouvé  
des nouveaux-nés enfouis  
comme des porcelets, nus  
dans le terreau noir.  
Les mains étrangleuses  
des mères qui ont vidé le souffle  
comme on chasse l'air des vieux ballons  
ont laissé sur les cous fragiles  
des marques de haine.

Et alors quoi,  
les postes bourdonnent de la musique  
le dimanche après-midi. La sonate de Schubert  
magnifie l'arbuste jaune.  
Les airs à la mode lacèrent l'air,  
et Lune  
qui se demande encore derrière les montagnes  
quand elle va se lever, voudrait bien être aveugle.  
Souvent déjà elle a lappé  
pour s'anesthésier  
dans des flaques de schnaps.

(« Ein Stadtwald », extrait de *Gelehnt an Luft*, 1992)

## LA RADIO

Je pose mon oreille sur le dossier du canapé et j'ouvre  
mon âme à Monsieur Bach.  
En tournant la petite molette  
je peux attraper ce que je veux,  
même les nouvelles de la guerre.

Sang, le jour a bu du sang.  
Les champs sûrement que ça les a beaucoup rougis.  
La zone de guerre a entendu des cris de mourants,  
et des cris de vengeance aussi qu'elle a perçus

sans disparaître pour autant, pourquoi est-ce que je vais pourrir  
de honte devant l'humanité.  
Et celui qui criait des ordres  
et celui qui fabriquait des fusils  
ils boivent un coup à l'heure qu'il est  
dans leur belle cuisine.

Coupe.

J'ai envie de dormir  
J'ai ça tout d'un coup entre les dents :  
Monte, prière, et va secouer toutes les portes pour tous ceux  
qui sont morts.

(« Am Radio », extrait de *Gelehnt an Luft*, 1992)

Références des recueils :

*Salzgeschmack. Gedichte*, © Die Mitte 1984 ;  
*Ich Winkelgast. Gedichte*, © Hanser Verlag, München 1989 ;  
*Gelehnt an Luft. Gedichte*, © Hanser Verlag, München 1992 ;  
*Leuchtspur. Gedichte*, © Hanser Verlag, München 1995.